

Mathieu Bénézet

Le roman des revues

Dans le cadre d'une résidence de la Région Île de France



(Introduction)

« Ma première ambition, a écrit Jean Starobinski, ne fut pas le livre ou la plaquette, mais les pages accueillies dans un sommaire. » Il ajoute : « Mon premier texte publié en revue me fit rencontrer Pierre-Jean Jouve. »

I

*Quand Henri Michaux apprenait à lire et à écrire
ou comment Lautréamont a inséminé
la littérature des XIX^e et XX^e siècles.*

La vulgate surréaliste [universitaire] colporte que les Surréalistes ont découvert *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont et, surtout, les *Poésies* d'Isidore Ducasse, oubliant, au passage, le roman *Le Désespéré* de Léon Bloy en 1886 : « C'est de la lave liquide. C'est insensé, noir et dévorant » et du même un long article dans la revue *La Plume* en 1890, oubliant au passage la réception de *Maldoror* depuis plusieurs années en Belgique où ils furent publiés par Lacroix [Maeterlinck *et al.*], oubliant au passage la réédition des *Chants* par Genonceaux à Paris fin 1890, oubliant au passage la découverte par Remy de Gourmont à la Bibliothèque nationale des *Poésies I* et *Poésies II*, oubliant au passage Alfred Jarry, etc. etc. [cf. *Alfred Jarry, Le Secret des origines* par Sylvain-Christian David], oubliant au passage que c'est en 1885 que le groupe des « Jeunes Belges » exhume *Les Chants de Maldoror* « En 1922 un jeune Belge de 23 ans publie son premier texte littéraire : « Il se croit Maldoror ». Ce jeune Belge était Henri Michaux qui écrivit : « Lautréamont [...] m'a obsédé. Au point que je ne peux me délivrer de lui. Il ne me laisse pas exister. » Après s'être pris pour Maldoror, Henri Michaux n'aura de cesse de l'oblitérer et de l'effacer. Mais en 1925, il proposera à la revue *Le Disque vert* un numéro spécial Lautréamont, contestant d'emblée qu'il y ait « un cas Lautréamont » il considérait bien les *Chants* comme de la

poésie (s'opposant ainsi, en particulier, à Paul Éluard). Dans une lettre de 1923, Henri Michaux intitulerait son premier texte « Maldoror le gosse » et non pas « Il se croit Maldoror ». Mais l'obsession oblitérante prendra le dessus, ce qui le mènera dans *Qui je fus* à énoncer : « les genres littéraires sont des ennemis qui ne vous ratent pas, si vous les avez ratés au premier coup ». Beaucoup plus tard, en 1958, Henri Michaux reconnaîtra explicitement que sa lecture de Lautréamont l'a autorisé à réécrire : « Quand j'ai lu *Les Chants de Maldoror* et su qu'on pouvait écrire et publier ce qu'on avait en soi de vraiment extraordinaire, j'ai pensé qu'il y avait place pour moi. » D'où le rêve qui fut toujours le sien de publier comme pour les *Chants* sous pseudonyme, voire anonymement : il ne signera, d'ailleurs, ses peintures que de ses initiales... Contrairement à ses grands aînés (Remy de Gourmont, Léon Bloy, Huysmans, Barbey, Villiers qui découvrirent Lautréamont grâce aux envois du groupe des « Jeunes Belges »), Henri Michaux considéra l'œuvre d'Isidore Ducasse comme une œuvre à part entière, et non un cas (je me répète), il écrit dans *Le Disque vert* (intitulé « Le cas Lautréamont ») : « Pour moi il n'y a pas de cas Lautréamont. Il y a le cas de tout le monde, sauf lui [...]. Il y a le cas cuistre, le cas de la littérature, le cas des romanciers, le cas de l'infiniment diverse médiocrité et le cas de ceux qui prennent Lautréamont pour un cas. » [Cf. Anne-Élisabeth Halpern : « Il se croit Maldoror et il n'a pas tort », in *Revue des sciences humaines*, n°292].

J'aime l'enfance de l'art, l'enfance de la littérature, l'enfance ou l'adolescence des écrivains : quand ils [elles] ne sont pas tout à fait là, légers, utopiques, pas très efficaces dans la présentation de soi, travaillés, repliés dans l'avenir qu'ils cherchent à inventer, sujets singuliers dans l'épaisseur d'une vie, dans la densité inépuisable de l'épaisseur d'une vie. C'est ainsi que je vous retrouve, ajoute-t-il, aux sommaires anciens de revues, dans la présence mouvante de vos vies, de nos vies. Les revues racontent ou trahissent les débuts littéraires, d'une telle ou d'un tel – elles disent les premiers goûts, les premières amitiés. Non pas des souvenirs ou des traces d'un passé, mais une présence émouvante comme le sont les photographies d'enfants rendus à l'âge adulte.

P.S. : Suite de la citation de Henri Michaux :

« Ce dont j'ai autrement besoin, c'est qu'on m'explique le cas de Cicéron, le cas La Bruyère, le cas Bazin, le cas des petites hommes qui aiment écrire. J'ai aimé sans restriction ni explication deux hommes : Lautréamont et Ernest Hello¹. Le Christ, aussi, pour dire vrai.

Mais, c'est vous qui avez proposé ce numéro.

Moi, oui ! et alors ? »

Cf. Henri Michaux, *Qui je fus*, Poésie / Gallimard, avec une très belle préface de Bernard Noël.

II

Où on découvre Hilde Domin

Beaucoup de revues littéraires naissent et disparaissent en très peu de temps. La revue *Phoenix* (j'y reviendrai) nous apprend que Marc Alyn à qui il est consacré un important dossier, comme de juste, avait très tôt fondé une revue qui n'eut que quatre livraisons en un an, pourquoi l'activité de revue est-elle le poumon de bien de nos contemporains qui les accompagnent, relation essentielle à l'activité littéraire et poétique. Du « dossier Marc Alyn », je retiendrai quelques vers (c'est injuste), voici : « Je lègue la douceur poivrée de mes voyelles / À cette femme aux lèvres d'orchidée / qui adorait me murmurer / À l'oreille d'une roseraie endormie / Et j'éprouvais d'étranges voluptés / À sentir sur mes mots sa langue comme une aile. » Si je salue le n°1 de la revue *Phoenix*, c'est qu'elle apporte la bonne nouvelle. Il y a une lignée de revues qui la précèdent : *Les Cahiers du Sud*, *Sud*, *Autre Sud* et voilà qu'une voix ne s'éteint pas, le comité de rédaction se survit et nous offre un nouveau bouquet de poésie. Chapeau. Autre parution à saluer *RBL*, autrement dit *La Revue de belles lettres* paraît avec une nouvelle équipe à sa direction. Un volume de 350 pages sur un très beau papier dans une typographie parfaite, élégante. Je ne sais sur quel poète ou quelle prose m'arrêter. Énormément de traductions avec un dialogue entre André

1. « Ernest Hello (1828-1885). [...] est un écrivain catholique radical, proche de Léon Bloy et de Barbey d'Aurevilly. »

Markowicz et Francine Morvan qui font un éloge de la traduction « à quatre mains » (je songe à ce qui aurait pu en être si Baudelaire et Mallarmé avaient pu traduire de concert Edgar Poë, mais je rêve : normal les revues sont des machines à rêves), des illustrations en couleur, des inédits de Paul Celan avec un texte introductif de Bertrand Badiou. « J'ai vu l'âme, elle venait / d'un pas écarquillé, ouverte / elle venait [...] ». Hilde Domin, poète allemande publie des poèmes *fortissimo* et un texte en prose à lire de toute urgence « À quoi bon de la poésie aujourd'hui » en écho à Hölderlin et Celan. Des notes critiques encore dont une de Jacques Roman sur *les Plumes d'Éros* de Bernard Noël. Un conseil : emparez-vous de ce volume, partez, quittez les routes, dirait André Breton, mais que *RBL* soit dans votre sac, neuf ou troué...

P.S. : Je n'en ai pas assez dit quant à Hilde Domin (1909-2006) « Je ne suis née qu'en 1951. En pleurant, comme chacun vient au monde. Ce n'était pas en Allemagne, bien que l'allemand soit ma langue maternelle [...] Mes parents étaient déjà morts quand je naquis. Ma mère venait de mourir, quelques semaines auparavant. » Cette « biographie » ne dit pas que c'est âgée de 42 ans que Hilde Löwenstein devint Hilde Domin dans un environnement hispanique, à Saint-Domingue où elle vécut 14 ans d'exil. Elle éprouvera le besoin de revenir en Allemagne pour écrire dans sa langue cinq recueils poétiques. Elle s'inscrit à l'exemple de Celan ou de Nelly Sachs « dans cette période charnière de l'immédiat après-guerre où les poètes de langue allemande, surmontant le soupçon et le découragement, entreprennent de reconquérir leur langue dénaturée et humiliée » (Marion Graf qui a traduit les vingt-trois poèmes). Pages de toute **beauté** (quand bien même ce mot fait aujourd'hui peu recette), une émotion envahit qui lit Hilde Domin, tel un lacet serrant le cou jusqu'au malaise de l'être. « Cauchemar » (bien nommé) retentit longtemps en soi. Voici les cinq vers placés sous le titre « Poésie » : « Le non-mot // déployé entre // mot et mot. » Elle écrit : « comment avec le rire les larmes / tenir en équilibre / l'autre plateau / où repose le monde // une noix de plomb ? ». Poésie la plus haute, dominant un abîme, l'affaissement, l'anéantissement, voici encore :

« Mais je repose dans les plumes d'oiseau, me berçant haut dans le vide. / J'ai le vertige. Ne trouve pas le sommeil. / Ma main / cherche une prise et trouve / pour seul appui la rose. » Pour Hilde Domin, la poésie « invite la parole » elle a « le courage de nommer » « d'appeler ». À quand un livre dans nos librairies de Hilde Domin ?

III

Je commencerai par un conseil de la revue *Dans la lune* (revue de poésie destinée aux enfants de cinq, six, sept à cent, cent dix-sept ans garantie décaramélisée, *sic*) que dirige Valérie Rouzeau : « et puis pour ne pas lésiner, on peut tout lire de Jacques Demarcq ! » Dans un numéro précédent j'ai éprouvé la joie d'y découvrir mes amis Caroline Sagot Duvaux et Jacques Le Scanff (revuiste également avec *Le Préau des collines*). Je le cite « Armand : Il a la veste grise / de Soulise / prince et amant / des éléphants / il déraisonne / comme tu files ton tricot / salaud ! espère qu'il est noyé dans la soupière / (trop de gras) / dit le la las / obtempère / les pères / sont les mères des chats ». Je sais : cela ressemble à un renvoi d'ascenseur, mais non, l'amitié est la charnière des revues ; elles remuent s'édifient autour : souvenez-vous du livre *L'Amitié* de Maurice Blanchot qui évoquait Georges Bataille. C'est avec de bons sentiments que l'on fait une bonne soupe, a écrit quelqu'un. Sans amitié les mets seront fades. Il en faut beaucoup pour inventer et faire perdurer une revue (des disputes verbales également !) Je songe à cela, face au numéro Georges Perros de la revue *Europe* car beaucoup de contributions évoquent « Georges » ; dans sa préface Hervé Carn écrit : « Il convient simplement de dire [...] quel homme il a été, combien ce visage a été beau, expressif, combien cette voix a été forgée par le vers comme par la *Crise de vers* [...] » Plusieurs textes reviennent sur la parenté Perros / Mallarmé, sur le plus difficile dont témoigne la littérature, quand la lecture est au fondement de l'écrit et que celui-ci se dérobe, voire s'évanouit, car la fêlure est là bien ouverte, grande ouverte, et que nous sommes, malgré tout, malgré nous, dans la survie. À ce titre,

* Note de l'éditeur : Un recueil de poèmes d'Hilde Domin, *Avec un si léger bagage*, a été publié aux éditions l'Oreille du Loup en juin 2010.

les lignes de Bernard Noël simplement intitulées « À Georges » sont certainement le plus beau « tombeau ». B. N. détestera ce mot consacré à Georges Perros, tant il est tremblant comme le souvenir ou l'approche de la mort. Non, pour le citer, B.N. ne fait pas partie des « vivants [qui] aiment bien enterrer les morts sous des monuments de mots et de papier ». Une citation de *Papiers collés* de Georges Perros souligné par Fabio Scotto : « La poésie, c'est comme si un chien se trouvait soudain envahi par la parole, et se précipitait vers ceux qui savent parler pour leur faire traduire ce qu'il s'étonne d'entendre si confusément. » Celui, Georges Perros, qui se voulait homme de la marge fut à l'exemple des plus grands « homme du rythme ». Ce que doit tenir une revue : le rythme, malgré ce qui s'entend et s'énonce si difficilement.

IV

Les revues peuvent être des tombeaux (presque des cénotaphes). Combien d'écrivains, de poètes ont laissé des traces dans des sommaires que nul ne relèvera plus tard. La revue *La Plume* qui eut son heure de gloire, consacra dans son numéro 80, en août 1892, un numéro spécial à Léon Cladel. Quelques universitaires, des amateurs « éclairés » le connaissent toujours. Dans ce même numéro on relève les noms, passés à la postérité, de Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Émile Zola... Mais qui furent Henry de Braisne, Léon Durocher, Léon Maillard, Roland de Marès : j'arrête ici la liste. En revanche Camille Lemonnier, « écrivain belge d'expression française », ne nous est pas inconnu : il figure dans le *Dictionnaire des auteurs*, avec une citation élogieuse de Maurice Maeterlinck : on nous rappelle qu'il publia dans *Gil Blas* et une revue des années 1870 nommée *Europe* ; il est précisé que Drieu La Rochelle le salua... Les revues pensent être des tombeaux, disais-je, cette réflexion m'est venue en relisant les *Poésies complètes* de Jules Laforgue, publiées par les soins de Pascal Pia, directement dans Le Livre de Poche (coup de chapeau). Dans sa préface Pascal Pia fait part des déboires éditoriaux qui entourèrent les publications posthumes après

1887. Où nous retrouvons Camille Mauclair qui publia l'édition en trois volumes des « Œuvres complètes » (*sic*) de Jules Laforgue au Mercure de France, édition pour le moins fautive, puisque l'éditeur ne prit pas la peine de chercher dans *Les Entretiens politiques et littéraires*, ni *la Revue anarchiste*, ni *la Revue blanche*, les poèmes inédits qui y figuraient, sans évoquer « une centaine de poèmes » dans lesquels Camille Mauclair, qui les avait eus en main, choisit selon son bon plaisir ». « Œuvres complètes » qui restèrent dans le bureau du Mercure, si bien que « ni Valette ni son bras droit Louis Dumur, ne s'en rappelèrent l'existence avant 1922 quand le Mercure de France entreprit une nouvelle édition des *Œuvres complètes* de Jules Laforgue... Édifiant, comme quoi les revues peuvent être des tombeaux, surtout si on ne se nomme pas Jules Laforgue... Mais, également, les revues peuvent détruire les revuistes. Voici ce que nous conte Georges Perros, dans le premier tome de ses, à juste titre, fameux *Papiers collés* (ce titre pourrait, à l'évidence, définir l'organisation et la pratique de certaines revues jusqu'aujourd'hui), à propos de Jean Paulhan : « On lui fait jouer bien des rôles depuis que *la N.R.F* est devenue ce que l'on sait et qu'il y tient le sacré poste connu. Mais son œuvre personnelle ? Mais ses obsessions, ses limites, son charme ? Il me semble que Paulhan est méconnu. » Les revues peuvent devenir ogresses et dévorer ceux ou celles qui les créent, les animent. L'œuvre de Jean Paulhan pâtit encore de sa réputation d' « éminence grise » de la littérature ; et ses ouvrages n'ont pas la réputation, auprès du public et desdits « spécialistes » qu'ils méritent. Entièrement.

V

Le secret des revues est de savoir inviter, s'adresser à des aînés aimés ; il faut se passionner pour la littérature qui vous a précédé, toute la littérature, pour d'aventure entreprendre semblable « folie ». il est temps de se souvenir de *la Dernière mode* de Stéphane Mallarmé destiné à un public féminin. Stéphane Mallarmé, l'unique rédacteur grâce au recours à des pseudonymes, parfois cocasses, Marguerite de Ponty, Miss Satin,

Zizi, bonne mulâtre de Surate..., s'occupe de falbalas, de chevelures, de souliers, de dessous féminins, de fashion, etc. L'ambition avouée de Stéphane Mallarmé était de « gagner du sou ». Ce ne fut pas le cas. Seules, peut-être, les revues *La N.R.F.* et *le Mercure de France* ont dû être bénéficiaire, à une époque lointaine, sans doute la prestigieuse *L'Éphémère* également. Mais *Les Lettres nouvelles*, *Les Cahiers du Chemin*, *Po&sie*, *Le Nouveau recueil*, *La Mâche laurier*, *Nioques*, et tant d'autres ? « Avoir l'impatience de la patience » a écrit Maurice Blanchot : nous y sommes dans le travail de revuiste : ne pas se retourner au risque de se rompre le cou, poursuivre, poursuivre, éviter la lassitude, la paresse, le renoncement. Le mouvement surréaliste a toujours été accompagné par de nombreuses revues successives, *Littérature* (entre Dada et le surréalisme), *Le Surréalisme au service de la Révolution*, *la Brèche*, et d'autres, les revues servant de leviers, de « laboratoire central » pour l'élaboration d'une pensée et d'une littérature. Les revues sont une seconde nature pour la littérature, et l'art en général ; elles ne sont pas essentiellement un outil de diffusion (quoique...) où se côtoient les générations et les langues : il faut souligner, grâce au travail de traduction, l'introduction en France par exemple, d'œuvres d'autres pays, d'autres continents. Dans un texte paru dans *La Revue des revues* n°42 « Commerce et la NRF » par Ève Rabaté, l'auteur insiste sur la publication en français d'écrivains « étrangers » : James Joyce dans son premier numéro, Samuel Butler, Shakespeare, Robert Browning, Ambrose Bierce, William Blake, John Donne, T.S. Eliot, Ungaretti, Gorki, Gogol, Tchekov *et al.*, ce qui était loin d'être le cas dans la *N.R.F. Commerce* (1924-1932) avec à sa tête Valéry, Fargue et Larbaud, et la présence officieuse de Saint-John Perse, sans oublier, dans l'ombre, Jean Paulhan. Une belle brochette dirions-nous aujourd'hui. Paul Valéry écrira à Larbaud qui a 23 ans : « Je voulais faire une revue de deux à quatre pages. Titre *l'Essentiel*. Et rien que des idées en deux ou trois lignes. Rien que du maigre... On aurait signé en initiales, par économie. » Paul Valéry aura des héritiers avec, en particulier, Claude Royet-Journaud : *Siècle à mains* (4 p.), d'autres revues de quatre pages suivront *Zuk*, *A*, même une revue d'une page : *L'In Plano* (rééditée chez Al Dante). L'Histoire ne se répète pas, elle ne bégaiie pas,

elle relève du secret, comme je l'ai dit, d'un accord, diachronique, secret... La revue *Po&sie* de Michel Deguy depuis de nombreuses années s'est donnée pour tâche de publier, à côté de textes français, de nombreuses traductions : presque toutes les langues y figurent. Il n'est que de considérer les deux gros numéros consacrés à 30 ans de poésie italienne (1975-2004) animés par Martin Rueff (numéros 109 et 110), et nous étions en 2004 : ce qui indique la longévité exceptionnelle de *Po&sie* (chapeau Deguy !). J'ai avancé que les revues pouvaient être des tombeaux, mais je puis dire également qu'elles ne meurent pas, pas tout à fait : leur postérité est aussi une affaire contemporaine, moderne. D'ailleurs, n'est-ce pas dans les revues que les Anciens et les Modernes se côtoient, s'apparient, dialoguent, se soutiennent d'une même passion. Hölderlin a écrit que le Moderne est la répétition de l'Ancien, quoi de plus juste, quant aux revues : leur justice.

VI

La revue *Action poétique* affiche fièrement sur sa couverture : 203 (n°). Elle fut fondée par Jean Malrieu et Gérard Neveu, à Marseille (ville de revues, si on songe aux *Cahiers du Sud*). Aujourd'hui *Action poétique* a passé ses soixante ans d'existence. J'offre un toast non Mallarméen. Mais depuis quand Henri Deluy dirige-t-il *Action poétique* ? Cinquante ans, davantage semble-t-il. Le « curieux » de l'affaire est que le comité de rédaction, à quelques exceptions près, n'a cessé de changer, des arrivants, des sortants. Seuls Bernard Vargaftig et Alain Lance semblent au comité depuis des dizaines d'années, sans allers et retours. Je songe à la revue *Tel Quel* qui à force de départs (d'exclusions ?) n'a plus conservé que deux membres du comité de rédaction. *L'Infini* qui lui a succédé a fait encore mieux : il y a uniquement un secrétaire... Passons. Dès que l'on ouvre le numéro 203 on est frappé par le corps d'impression : est-ce du 6, à la rigueur du 7 ? Cela permet, à coup sûr, d'économiser le papier pour la prose, mais pour la poésie le résultat est fort désagréable. Je pense au livre d'André Breton : *Les manifestes du surréalisme*, etc. édité par le

Sagittaire en 1955 qui était vendu avec une loupe, au demeurant le livre était parfaitement lisible. Revenons à *Action poétique*, Liliane Giraudon préface un bel ensemble de traductions de Keith et Rosmarie Waldrop, poèmes écrits à quatre mains. Je lis (pour mon plus grand plaisir) : « Nos vies sont désormais langues / lignes brisées lent déclin / limites et frontières » et plus étrange : « Que le Karaoké / saute les Kangouroux / cultube la Kulchur / contrôle la Kora / Ka-boom », comme quoi l'humour, parfois, ne messied pas à la poésie (n'est-ce pas Jacques Demarcq ?). Rosmarie Waldrop demeure pour moi le souvenir d'une faute que je commis, lors de la publication de *Première livraison*. J'ai imprimé, fier, son poème, et je l'ai signé Rosemarie Waldrop. Ce que ses proches, mes proches ne manquèrent pas, à juste raison, de me faire remarquer. J'en avalais ma salive. J'ai eu l'occasion de m'excuser, mais... Dois-je assurer que j'ai fait pire, toujours dans *Première livraison* ? J'arrivai à Strasbourg où m'accueillit Jean-Luc Nancy pour me mener chez Philippe Lacoue-Labarthe. J'exhibai la 3^{ème} année de *Première livraison*. Jean-Luc regarda le sommaire sur la couverture et me fit remarquer, poliment, que j'y avais omis son nom... ! Et re-salive avalée. Impardonnable. Chaque année comportait 6 cahiers de 4 pages, un auteur par page... 6 fois 4 = 24. Il m'eût suffi de compter... Mais foin de mes erreurs, de mes bêtises, etc. Revenons à *Action poétique* 203. Beaucoup de pages, de chroniques elliptiques (telle celle de l'excellent, par ailleurs, Claude Minière). Des pages de Démosthène Agrafiotis, qu'avec bonté je qualifierai de bizarres. Un dossier Paul Blackburn – poèmes publiés en 1967 – avec une préface de Stéphane Bouquet : je me réjouis d'apprendre que ces pages seront republiées dans un livre chez José Corti. L'ensemble est bien disparate, ça tire à hue et à dia, je crois qu'une revue doit se construire comme un livre, avec ruptures certes, il y faut au moins une dramaturgie, ne pas recouvrir le sens page après page, contribution après contribution. Je le répète : le modèle de la revue n'est pas le journal, ni un magazine, mais le livre. Je n'aurais garde d'oublier la collaboration régulière de Yves Boudier, qui, dans sa chronique « Revue & Revues », nous donne, pour notre plaisir, régulièrement des notes attentives et utiles sur la production revue récente.

« Que de journaux avec le mot action dans leur titre ! J'aimerais diriger une revue qui s'appellerait *Inaction* ». Georges Perros.

P.S. : Nous venons de quitter Rosmarie Waldrop pour la retrouver dans *Vacarme* n°54, « entre art et politique, savants et militants, magazine et revue », programme ambitieux que tient au mieux la rédaction de *Vacarme*, si la conclusion d'un fameux éditorial est « le pouvoir prive de parole », « en jouant sur le registre de l'abjection » « poursuivant le tissage verbal, vulgaire et rance », dois-je dire qui au sommet de l'État est désigné ? Dans la même revue, à chaque numéro, un « cahier » est consacré à la littérature, la musique, etc. où nous retrouvons l'amie Rosmarie Waldrop, avant de lui consacrer une note de lecture, j'ajoute que *Vacarme* par l'emploi des photographies, des dessins est d'une cohérence évidente, ce que touche *Vacarme* est politique, Éric Baudelaire, par exemple, découvre que le *Walt Street Journal* égrène, comme en 1944 sur la B.B.C. les vers de Verlaine : « Les sanglots longs / Des violons / De l'automne ». Presque toutes les pages sont à l'avenant, intelligentes, malignes, d'une grande finesse ; on ne joue pas, on écrit au plus près de l'écriture. D'où que le choix de Rosmarie Waldrop s'impose, d'autant plus que l'auteur s'appuie sur une étude d'une langue indienne. Je citerai quelques vers extraits d'un long texte : « cette chose quand vient la mort / l'âme part vers l'ouest / s'appelle perspective et décrit / le temps au passé intense / tous rideaux fermés / aux aspirations plus hautes ».

Ce même dossier publie un long poème de Joshua Clover qui mêle habilement un discours « social », technique : l'accumulation, la surproduction, crack, etc. Une note nous apprend que l'auteur « étudie la poésie et l'économie aux États-Unis » (*sic*). Pauvres de nous ! Suit une interview de Maria Manca sur l'ethnopoétique » (*resic*) basée sur les études des joutes poétiques de Sardaigne. En conclusion cette Dame déclare que le rap, le slam sont les héritiers de ces joutes. Cette Dame est maître de conférence à l'université Paris 7, pauvres de nous, disais-je quand certains universitaires font irruption dans le domaine poétique. J'ajoute, là réside une des rares faiblesses de *Vacarme*.

Le magazine *Le Tigre* dont le sous-titre est : « un tas de gravats déversé au hasard : le plus bel ordre du monde » (Héraclite). L'ambition est tenue : photographies en couleur fascinantes prises en Inde et ailleurs. Humour décapant, dessins justes, excursions en politique, collaboration de l'écrivain Éric Chevillard, si *Le Tigre* n'est pas le petit frère de *Vacarme*, il tient la comparaison, on y cite Charles-Albert Cingria (*Bois sec*), preuve d'un goût élevé pour la littérature et d'une indépendance de vue. Il y a même des mots croisés (parenté lointaine de Georges Perec ?) des charades, un côté vaguement post-surréaliste, qui n'est pas pour déplaire. Pourquoi faire apparemment l'éloge des poètes du printemps à la R.A.T.P. ; une entreprise démagogique au possible, quand elle ne frise pas le ridicule. L'article, cependant, n'est pas complaisant, je suis heureux d'y apprendre que participent à la présidence de l'événement des poètes incontestables : Yann Queffelec, Pierre Perret (pas Benjamin ; il est mort et son nom propre ne prend qu'un « r » – qui le connaît d'ailleurs ?) Jacques Weber et Sapho. La chroniqueuse s'en tire avec humour indiquant des échantillons de la poésie pure R.A.T.P. : « Dans le bus, je valibus » et (pour prévenir les vols) : « votre téléphone est précieux / il peut faire des envieux » et de commenter « Voyez la rime ! écoutez la diérèse ! ».

VII

« De quoi lignes est-elle le nom ? »

Que puis-je bien lire par les temps qui sont les nôtres, ceux qu'on nous donne à vivre sans nous demander notre avis ? Dans ce cas-là, on feuillette des revues, ou encore des dossiers, on reprend des livres abandonnés à la va-vite. On remue une masse de papier avec la prescience de la vanité du geste. Ne serait-ce pas en soi qu'il faut rechercher les phrases qui nous manquent ? Et puis, brusquement, un titre éclate : *Le Droit à la vérité*. Combien ces mots aujourd'hui sonnent étrangement, non qu'ils paraissent désuets ou obsolètes mais incongrus, presque oubliés : *Le Droit* et *La Vérité* accouplés. Je lis la signature :

Louis-René des Forêts. Nous sommes le 14 juillet 1958, après la prise de pouvoir du général de Gaulle, la revue d'ailleurs s'appelle *14 juillet*. Au sommaire : Robert Antelme, Marguerite Duras, André Breton, Claude Lefort, Gérard Legrand, Benjamin Péret et aussi incongru que cela puisse paraître aujourd'hui : Jean-François Revel. Mais j'en reviens à Louis-René des Forêts, voici ce que je lis : « Il appartient à l'écrivain de lutter avec ses propres armes contre ceux qui partout dans le monde à des fins inavouables, mésusent du langage. » Plus loin : « Chacun s'interroge avec angoisse sur le peu de chance qui lui reste offert aujourd'hui de changer quelque chose à un monde dominé par la corruption, la bêtise et le crime. À un grand nombre d'entre nous ces difficultés paraissent insurmontables au point qu'il n'y aurait aucune exagération à parler ici de drame intellectuel. » Je vous laisse le soin de penser par vous-même, je n'essaierai pas de tirer ces lignes de 1958 de Louis-René des Forêts à des fins partisans. Mais il me semble indispensable de revenir sur ce que dit encore des Forêts quant à la responsabilité des écrivains et des revuistes, je cite encore : « Aux écrivains donc, aux écrivains surtout, en raison de l'aptitude qui est la leur de déceler sous le clinquant des mots les incertitudes, les trahisons et les reniements de la pensée, de trouver en eux la lucidité et le courage nécessaires pour s'opposer à ce qui, en matière politique comme en tout autre, est de nature à discréditer le langage. » Qu'ajouter par les temps qui sont les nôtres ?

Difficile pour une revue d'être l'héritière de cette pensée. Je ne vois que la revue *lignes* dirigée par Michel Surya, elle a consacré des numéros à Georges Bataille, David Rousset, Adorno et Benjamin, Artaud, Daniel Bensaïd, Philippe Lacoue-Labarthe, Pasolini, Sade, *et al* – liste presque interminable, interminée.

Lignes est en proie à la pensée, une pensée « chercheuse », elle ne se contente pas d'attaquer Nicolas Sarkozy, elle cherche « de quoi Sarkozy est-il le nom » (Alain Badiou, publié par les éditions *lignes*), Nietzsche est au programme, mais aussi Sartre. Philosophie et politique, une écriture de la philosophie, veux-je dire. Il n'y a pas de pensée sans écriture, surtout comme le dit des Forêts : « ne pas discréditer le langage », la poésie n'est pas loin elle est sœur de cette « en-marche »

(Rimbaud). *Lignes* ne dédaigne pas l'actualité, le dernier numéro paru s'intitule : « L'exemple des roms, les roms, pour l'exemple ». Elle est l'héritière d'*Acéphale* (Georges Bataille) de *Socialisme ou Barbarie* (Claude Lefort, Castoriadis, Lyotard, ...).

J'y insiste. Le travail de *lignes* est d'une extrême contemporanéité ; il ne s'agit pas de prises de position, de débats, mais d'un effort collectif, marqué au sceau de l'amitié par Maurice Blanchot, pour envisager un travail à plusieurs. La présence de l'autre est nodale, essentielle, vitale. Vaste chantier qui comporte plusieurs maîtres d'œuvre, ce peuvent être Michel Surya, Étienne Balibar, Jean-Paul Curnier (si précieux) ou Jean-Luc Nancy qui dans le dernier numéro répond à « un philosophe de profession, ancien ministre de surcroît (suivez mon regard) qui a déclaré : "*Glas* de Derrida n'a aucun intérêt, pas plus que l'urinoir de Duchamp". Et Jean-Luc Nancy de répondre : « La difficulté n'est que ni *Fountain* ni *Glas* n'ont procédé à la recherche d'un "intérêt". Sans doute, il a été et sera toujours possible d'analyser ces revues (ou ces choses) dans leurs histoires, leurs structures, leurs enjeux. Ces analyses peuvent conférer ou retirer des intérêts (valeurs, sens) de toutes sortes, mais une seule chose compte d'abord : un jour un personnage insolite traverse le terrain (vague) ». Ce que je souhaite à mon tour aux revues d'être un personnage insolite traversant un terrain (vague). Dans ce même numéro dans un texte intitulé « Une passion d'en haut », Jacques Rancière écrit à propos du racisme aujourd'hui qu'il s'agit d' « un racisme à froid ». Il ajoute (ce qui sans jeu de mots fait froid dans le dos) : « Le racisme d'aujourd'hui est donc une logique étatique et non une passion populaire. » « [...] le racisme d'en-haut, précise-t-il : une logique d'État et une passion de l'intelligentsia ». Ainsi, de telles revues viennent, par des voies différentes que les revues littéraires ou poétiques, à notre secours. Je ne sais pourquoi elles me font songer aux grands poèmes comme *Patterson* ou les *Cantos* ou « *A* » qui brassent langage, société, politique, sentiments, pensées et rêves. Je lis comme cela *lignes* – au risque de me tromper ; je ne tromperai que moi et personne d'autre ! Pourquoi dis-je ici que l'étymologie du mot revue, serait la révision d'un partage ; fiction ou non, l'étymologie nous dit précisément ce qu'il en est du

travail de revue quand elle se situe à la crête de la littérature et de la pensée. La revue, donc, comme forme mentale, déplacement des enjeux, littéraires, politiques, philosophiques, la revue également comme forme physique : objet chargé d'affects qui enjoint d'écrire à nouveau, de nouveau, poursuivre à plusieurs le rapport du monde à l'intérieur, dans l'intimité des textes. Même si souvent les revues qui s'éprouvent à la capacité d'écrire de l'homme sont des symptômes de crise...

VIII

Qu'est ce qu'une revue ? En 1945 a paru ce que je crois être l'unique numéro d'une revue dirigée par Arthur Adamov placée sous le signe de Rimbaud, *l'Heure Nouvelle*, publiée aux éditions du Sagittaire inscrivait à son sommaire outre Arthur Adamov, Roger Gilbert-Lecomte, déjà disparu, Henri Thomas, Frank Kafka, Jacques Prévert, Antonin Artaud alors à l'hospice de Rodez, des comptes rendus de l'expérience intérieure de Georges Bataille et de la Poésie et le sacré de Jules Monnerot, proche des surréalistes.

Qu'est ce qu'une revue ? D'emblée Arthur Adamov essaie de définir un projet : « Si nous parlons aujourd'hui, c'est parce qu'il est excessif d'entendre dire de toutes parts ce qui ne peut plus être dit. Ce n'est pas la vanité qui nous pousse à parler [...] c'est le caractère insoutenable de notre état ». Qu'est ce qu'une revue ? Assurément une réflexion sur l'époque, une manière de se coltiner avec elle et d'essayer de la comprendre, de l'influencer, écoutons : « Notre pensée sera destructrice, aucun dogmatisme ne sortira indemne de son examen » ou encore : « je veux seulement dire que le temps n'est plus à l'"art" rejoué, que toute littérature est frappée de futilité ». Si 1945 fut l'année de la fondation éphémère de *l'Heure Nouvelle* par Arthur Adamov, 1946 sera l'année de la fondation de la revue *Critique* par Georges Bataille qui lui survit jusqu'à aujourd'hui, et cette même année 1945 verra la parution du premier numéro des *Temps Modernes* que dirige Jean-Paul Sartre. Et à leur façon et Sartre et Bataille ont peut être cosigné cette phrase écrite après

la défaite nazie par Adamov : « L'Allemagne est vaincue [...] Ce bâillon que vous vous êtes arraché, n'êtes vous pas en train de vous le mettre les uns aux autres... ». Qu'est ce qu'une revue si ce n'est ce mouvement toujours reconduit de la pensée vers la liberté humaine... face à l'humanité...

P. S. : L'Heure Nouvelle, renseignements pris, eut deux numéros.

IX

(*Parenthèse*)

Ah ! le vent du moment, haro sur ceux qui cèdent au vent du moment ! Telle est l'époque, chaque époque, qui se repaît à satiété de ce vent si peu météorologique et qui ne cesse de le critiquer. Il y a d'autres histoires de la poésie que celle concoctée sous la direction de Michel Jarrety et publiée sous le titre *Dictionnaire de poésie de Baudelaire à nos jours*, aux P.U.F. (Est-ce que nous dit Éric Dussert dans la revue *Histoires littéraires*. Reprochant aux différents auteurs de ces notices de n'avoir pas recensé certains écrits et opéré des choix, il recommande même d'aller fouiller dans le bac de « ringards », ringards étant écrit entre guillemets. Cela me semble un peu court. Après tout, l'écrivain n'est-il, ne sera-t-il pas toujours le meilleur critique, quand bien même vous qualifiez celui-ci ou celui-là de star du moment. Il est vrai que Mallarmé fut une « star », pour user de votre vocabulaire, de son vivant et Verlaine, et Breton, et Aragon, Ponge, Claudel. Je m'arrête là, sans doute ces écrivains ont-ils le tort à vos yeux d'avoir été célèbres et de le demeurer – à juste titre. Et puis pourquoi tant de hargne – si vos chers Chambelland et Yves Martin sont passés à la trappe, faut-il pour autant vous en prendre aux, je vous cite, bidouilleurs oiseux qui s'inventent sans vergogne une avant-garde ? Si je dis cela aujourd'hui ce n'est pas pour défendre un travail en particulier, mais pour m'étonner que l'histoire à laquelle vous faites référence soit comme négligeable à vos yeux. Il n'est pas de semaine que je ne reçoive des propos fielleux tenus par les tenants

d'avant-hier, on énonce, c'est authentique que Guy Chambelland est le seul digne de Baudelaire du XX^e siècle – tout simplement, Monsieur, Pierre-Jean Jouve est là et à comparer à Pierre-Jean Jouve, René Daumal, à René Daumal, Michel Deguy, à Michel Deguy, Yves Bonnefoy à Yves Bonnefoy, Antonin Artaud à Antonin Artaud, Jacques Dupin à Jacques Dupin, Jules Supervielle à Jules Supervielle, Bernard Noël à Bernard Noël, Jean-Philippe Salabreuil à Jean-Philippe Salabreuil et Henri Pichette à Henri Pichette. Oui la liste est interminée, interminable, la littérature, l'amour de la littérature – rien à voir avec des propos de zincs de bistrot !)

J'aime le mélange, le mélange de nos vies et de l'écriture, l'inquiétude pour l'expression de la voix. Parfois, quand les revues adoptent de pareilles postures, elle ressemblent (presque) à des humains, ou plutôt, à des enfants, des enfants qui joueraient sur une scène imaginaire le théâtre intraduit de la présence immédiate, impérative. J'ai un souvenir d'une vasque de larmes, je veux dire d'une vasque qu'emplissaient des larmes irréflectées, quand tout se déroulait au ralenti, des corps d'hommes et de femmes pris de sommeil ou frappés de stupeur, s'approchant tour à tour de la vasque emplie de larmes factices. À peu près rien, puisqu'il n'y avait pas de larmes dans le récipient, c'est à peine si on pouvait soupçonner que leur existence fut incertaine, pourtant des doigts tiraient une à une un simulacre de larmes, et ces larmes se soudaient et se confondaient aux visages des actrices et des acteurs. Quartier d'Ivry. Le théâtre des Quartiers d'Ivry. Une représentation de Racine mise en scène par Antoine Vitez. Aujourd'hui, c'est à peine si je puis reconnaître cette image pour ce qu'elle fut : du théâtre. Non, cette eau de larmes ne s'est jamais retirée : j'ai la certitude que rien ne pourrait la diluer. J'en suis sûr, souvent, les revues et le théâtre ressemblent presque à des humains. Alors, c'est beau. Vraiment.

IX

Nul n'est censé, en 2011, alors que l'on fête le centenaire des éditions Gallimard, nul n'est censé ignorer que *la Nouvelle revue française* fut portée sur les fonds baptismaux en 1908. En 1909, cependant, parut un nouveau numéro 1 de *La N.R.F.* Ce « bourdon » volontaire est dû à André Gide, qui figurait au Comité de rédaction de *La N.R.F.*, dirigée par Eugène Montfort avec qui il s'était allié. Si on considère le sommaire de *La N.R.F.* première mouture, rien ne frappe *a priori*. Pourquoi André Gide a-t-il rompu avec Montfort et fait paraître un an après un nouveau numéro 1 sur ses deniers et ceux de Jean Schlumberger ? L'explication, une des explications admises, est que ce fameux vrai-faux numéro 1 comportait une chronique intitulée « Contre Mallarmé ». En fait l'auteur du texte (très long) rend compte d'un article d'un certain Jean-Marc Bernard paru dans *la Société nouvelle* intitulé « l'Idée d'impuissance chez Mallarmé ». Léon Bocquet, qui fait le compte rendu, prend fait et cause pour Jean-Marc Bernard, cité abondamment. Ce fut le « prétexte » qui autorisa Gide à rompre avec Montfort (directeur et éditeur). (Gide qualifia l'article « d'attentat à la pudeur ».) J'ajoute qu'à l'époque (1909) André Gide désirait rompre avec le symbolisme ambiant. Précisons que *La N.R.F.* était née de la disparition de *l'Ermitage* revue à laquelle les futurs contributeurs de la *N.R.F.* avaient participé. Si André Gide publie dans la *N.R.F.* en feuilleton *La Porte étroite* c'est dans le dessein avoué de sortir du symbolisme par la prose. Le numéro 1 de *La N.R.F.* de Gide (le paradoxe étant que son nom n'apparaîtra jamais au comité de rédaction) ne comprend, à proprement parler, pas de poèmes, seule une prose poétique de Jean Croué est à signaler. J'ajoute que la publication de *La N.R.F.* dans l'esprit de Gaston Gallimard traduisait sa volonté que l'histoire de la littérature en train de se faire correspondît avec l'histoire de *La N.R.F.*. Beaucoup de collaborateurs de *La N.R.F.* développeront une force de sergents recruteurs ! Ils rattraperont Proust, mettront la main sur Claudel, et les Surréalistes, Jouhandeau, Larbaud, puis Jouve, Ponge, et tant d'autres qui figurent au catalogue Gallimard. François Mauriac publiera dans *La N.R.F.*, après qu'il eut rencontré le succès chez

Grasset avec *le Baiser du lépreux*, mais ne sera pas un auteur Gallimard. Rappelons pour faire rêver les revuistes actuels qu'en 1920 *La N.R.F.* compte 7 000 abonnés autant alors que sa rivale-cousine *le Mercure de France*. Je ne résiste pas au plaisir de citer Jean Paulhan qui devint en 1920 le secrétaire de *La N.R.F.*, puis son directeur en 1925, après Jacques Rivière : « Un jeune écrivain n'a pas à améliorer Proust ou perfectionner Claudel, à compléter Gide, il lui faut écrire comme si Gide, ni Claudel, ni Proust n'avaient existé. Et l'amateur de littérature doit vivre comme s'il n'y avait pas de grande littérature, comme si la grande littérature était pour demain. » D'où que « les amateurs de littérature » ont pour devoir de lire, de se plonger dans les revues qui leur sont contemporaines. L'exemple du « recrutement » de François Mauriac par *La N.R.F.* indique que sa politique est aussi commerciale, l'entreprise éditoriale de la revue, est un excellent canal pour s'emparer d'un auteur, pour traquer les « talents ». Avant la création de *La N.R.F.* plusieurs noms furent envisagés : *Ulysse*, *Aujourd'hui* (titre que l'on retrouvera, plus loin, avec l'éditeur Henry-Louis Mermod).

X

Je l'avoue, j'aime que l'on dise que la figure de Catulle Mendès ne fera pas oublier celle de Mallarmé mais que Mallarmé n'aurait pas tout à fait le même visage si Mendès ne retrouvait sa place dans la photo de famille. J'aime que l'on revienne aux rêves qui ont engendré ce que l'on nomme aujourd'hui la littérature du XIX^e ou du XX^e siècle, que l'on revienne à l'ensemble du réseau et des acteurs, à la multiplicité de la vie littéraire du passé, c'est chercher à donner et à redonner du sens et ce n'est pas une façon de pinailler et encore moins de restreindre l'importance des œuvres majeures mais de revivifier ce qui fut un temps la modernité d'une époque et cela on le devine n'a rien à voir avec une manie érudite quelconque et ne relève en rien du biographique banal. Sur ces bases, sur cette réflexion vient de naître une revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e et XX^e siècles. *Histoires littéraires*, instrument

de connaissance et admiration unique. Un autre récit de la littérature demeure toujours possible, un autre ou plus précisément plusieurs autres. Un seul exemple : pendant combien de siècles a-t-on négligé, oublié l'existence de l'œuvre de Maurice Scève ? Et souvenons-nous, par exemple, qu'Honoré de Balzac dans les années 60 était très peu lu, il lui aura fallu longtemps pour apparaître, enfin, dans la collection du Livre de Poche. Aussi vous demanderais-je de ne pas attendre pour lire la revue *Fario* n°9. Un sommaire brillant, Thierry Bouchard, Claude Mouchard (membre de la rédaction de *Poésie* ; souvent les revuistes publient chez leurs voisins ou amis, à la fois par pudeur – j'espère – et par soutien pour une autre entreprise) James Sacré, des auteurs étrangers, le grand W. G. Sebald (auteur, entre autres, des *Anneaux de Saturne*), un inédit d'Albert Cingria pour mon plus grand plaisir (commencerait-il à trouver sa juste place en littérature ?) une lettre très émouvante d'Eva Cantavenera à Pierre Lartigue qui nous a quittés il y a peu, qui évoque le Pierre Lartigue passionné de danse contemporaine. François Mathieu a traduit des « textes-témoignages d'écrivains juifs de langue maternelle allemande, tous originaires de Czernowitz ou exceptionnellement d'une localité de Bucovine très voisine ». Quand on lit sous la plume d'Alfred Kittner : « Et quand ils meurent dans leur sommeil, / On les descend chaudement de leur châlit / Et les jette nus, tête première, / Au fond de la fosse unie », poème daté de décembre 1942, janvier 1943 au « Camp de la carrière du Bourg », ces pages poèmes ou proses seraient à citer en entier (à vous de le lire donc), ce sont un uppercut en plein cœur, en pleine âme ; Bernard Harowitz y évoque « La chasse aux Juifs », titre de son poème : « [...] Reviennent / Les enfants, les mères, les femmes / Qui s'arrachent les cheveux, leur regard s'égare / Le spectacle vous déchire le cœur : / Comme quand l'on rend à la terre les êtres les plus chers / Et, le cœur désespéré, rentre du cimetière » (14 septembre 1943). Qu'ajouter à cette torture de l'humain si ce n'est un tremblement de l'être ? Le sommaire est d'une grande cohérence, et d'une appétence de poésie et de littérature immenses que d'autres numéros de *Fario* n'apaiseront certainement pas. Laurent Danon-Boileau y écrit « Quelques contes brefs et un peu carrés », je ne citerai que cette phrase impeccable : « Un jour, il croisa

son chagrin. » Je songe à Marcel Cohen qui, d'ailleurs, a publié naguère dans *Fario*. Ce numéro de 400 pages (irrésistibles donc) est à mettre entre toutes les mains, de façon urgente. De très belles photographies en couleur que j'aimerais voler et mettre à mon mur ! Je n'ai pas signalé un très bel hommage au poète et sculpteur Jean-Pierre Duprey (que découvrit André Breton et qui fut publié au Soleil noir par François di Dio), par Jérôme Duwa : je me répète : le sommaire en entier est à signaler tant par sa cohérence et son ouverture à l'altérité « où triomphe la toute puissance du cœur », Gustave Roud mis en exergue de ce numéro.

XI

Fragments

Ceci n'est pas un jeu. Cependant j'aimerais demander à la cantonade qui est l'auteur de *Le Portrait familial*, *Le Prétendant malgache*, *la Traîtresse de l'idiot*, *la Traite des blancs*, *la Fin du monde*, *Les Derniers hommes*. Je crains que, pour beaucoup, nous soyons en peine de répondre, et si j'ajoute qu'il s'agit d'un romancier raté vous aller songer qu'il y a tricherie. Et pourtant l'auteur nous est archi-connu, Charles Baudelaire, oui. Tel est l'auteur, du moins le non-auteur de ces titres égrenés comme une psalmodie au long de sa vie – son rêve de romans – tel qu'on a pu bien affirmer que Baudelaire était un romancier « raté ». Ses ébauches, ses canevas de romans ou de nouvelles n'occupent qu'une dizaine de pages dans la Pléiade...

2

Durant dix ans, Liliane Giraudon et Jean-Jacques Viton dirigèrent, de concert, la revue *Banana Split*, voici ce qu'ils disent : Entre l'inutilité de faire, et celle de ne rien faire, je continue de préférer le premier énoncé. Faire une revue est un jeu très sérieux, lié au travail de lire.

3

Il y a quelque chose de physique, de corporel dans la fabrication des numéros de revues : On travaille sur une texture vivante qui ne provient

pas de soi, qui s'ajuste à vous, que vous devez assembler. Faire du vivant, déclarait Gilles Deleuze pour évoquer l'art. Terme qui convient aux revuistes, à condition de n'y ajouter aucune idéologie vitaliste ni pathos.

4

Chaque nouvelle revue est comme une décision de retour à la littérature, au sens et à l'imaginaire. Cela peut se faire dans la confusion ou la plus grande clarté, qu'importe, ces signes et ces figures de papier cherchent de devenir, ce qui arrive, ce qui s'expose, ce qui vit.

5

Comment lire une revue ? Assurément, faut-il ne pas procéder comme le fit André Gide, en son temps, écrivant : « J'ai donc acheté *la Revue des revues* [tiens ! un ancêtre !]. Dès les premières lignes j'ai senti que je n'en pourrais pas lire plus de cinq pages, ce qui fait que je n'ai lu que les premières lignes ; je regrette qu'elles aient été de M. Henri Béranger. »

6

Extrait d'un éditorial de la revue *les Heures* : « Habités du plus simple, du plus humble, ils travaillent le métier du langage [...] en essayant, heure après heure, d'élever leurs voix vers l'essentiel. » Et d'évoquer ces « Voix du soir, celles qui nous ont nourris, celles de nos aînés ; voix du midi, celle qui, devenues familières, se font reconnaître ; et voix du matin : celles qui montent lentement. » Qu'ajouter ?